

quelques pierres racontent...

RUE ST-FRANÇOIS

Petite rue tranquille, au XVII^e siècle, nommée « de la Tour Percée » (pourquoi?) de 1702 à 1790; lorsqu'elle fut, évidemment, rebaptisée « rue de la Fraternité », elle devint fort animée aux siècles suivants.

Mgr Le Camus avait installé le Séminaire St-François-de-Sales en 1706, maison de retraite pour les prêtres, dans le couvent du Verbe Incarné, à l'angle de la rue de Bressieux. Ce couvent devait résister à la pioche des démolisseurs, étant alors Hôtel de Marseille déchu, dernier visage sous lequel nous avons connu le couvent, florissant quand vivait Stendhal.

D'autres hôtels donneront vie à cette rue au XVIII^e siècle : ainsi l'Hôtel de Bourbon où, en 1783, « le prieur de St-Michel-de-Connexe loge pour affermer les dîmes et rentes de son prieuré ».

Mme de Bressieux y avait son hôtel, voisinant en 1789 avec les écuries de la Maré-

chaussée. Deux maisons rivales se disputent la clientèle : l'Auberge du sieur Chabert « où l'on loge à pied et à cheval, avec une grande propreté » (assez rare pour être noté) : au Cheval d'Or; et l'Auberge de Provence « construite nouvellement, avec écurie et remise » (1797).

Il nous reste quelques souvenirs des maisons importantes de la rue, comme la porte Louis XIII, lourdement harmonieuse, surmontée de volutes, au n° 7 : maison de Dame Jat de Revel. Elle abrite M. Joseph Vert, bâtisseur; M. Grimaud, Procureur au Bailliage, et... un tisserand (« brassage des classes », que l'on prône, comme s'il ne datait pas de fort loin!). M. de la Coste, parent d'un propriétaire, rue Ste-Claire, du futur externat Notre-Dame, possède le n° 8. Il y loge un procureur du Parlement; M. Rebuffet, grossier; au rez-de-chaussée, le Bureau Royal de Correspondance Générale



où les tailles sont payées », quelque chose comme notre Trésorerie actuelle (1788). Il est vis-à-vis le Cheval d'Or, celui-ci au coin de la rue St-François. Ses voisins doivent être assez bruyants... et odoriférants : ce sont les Ecuries de Marseille. (L'Hôtel de Marseille fut-il une réminiscence de ces écuries?)

En 1789, Thomiel, l'aubergiste du Cheval d'Or se recycle en « traiteur avec écuries », tandis que l'Hôtel de Bourgogne « loue en garni ». Grandeur et décadence de la gastronomie : le Cheval d'Or est à louer en 1803! Alors l'Hôtel de Bourgogne s'est mué en Hôtel de Provence, et l'animation de l'Empire a si bien revivifié Grenoble, que M. d'Herbey y donne « un assaut d'armes ». Mais il y a maintenant une boutique devant l'Hôtel, un magasin derrière et deux appartements à louer dedans.

En 1817, la rue connaît une activité nouvelle, dont les Grenoblois se souviennent encore : celui des derniers relais de poste, qui se perpétuera.

Il faut s'inscrire pour « la carriole à six places qui part pour Lyon, chez Journès, au n° 8 », tous les jours à 4 h du matin.

Pour encourager le client paresseux, on ajoute : « très bonne voiture ». Détail curieux : au premier étage un mari admiratif (ou astucieux?) annonce que « sa femme a fait un chef-d'œuvre de verre et cristal : un temple à Jupiter », que l'on peut voir chez lui. Serait-ce gratuitement?

En bas, la Veuve Journès adjoint, à partir du 1^{er} mai 1823 l'Hirondelle : Grenoble-St-Marcellin puis, à dater du 3 novembre, une autre Hirondelle pour Valence... mais là, il faut partir à 3 h du matin. On somnolait en route, sans doute.

En 1824, l'Hôtel du Lion s'installe; Clavel, cabaretier, occupe une partie du n° 7. Sept ans plus tard, l'Hôtel de Provence « 110 pieds de façade » est à louer, cependant que Clavel, toujours cabaretier, devient propriétaire de tout le n° 7. Métier plus sûr que celui d'hôtelier, dans le coin... encore aujourd'hui. La faune varie : un Hôtel du Mouton couronné est inauguré au n° 9 en 1835. L'année suivante, le Cheval d'Or est devenu Lion, tenu par la Veuve Rey « nouvellement construit », à l'angle des rues St-François et de France (Belgrade).

Et c'est M. G.P. Leborgne qui tient les messageries en 1831, au n° 3. En ce n° 3, M. Louis Ranon ne craint pas de diriger un établissement pour sourds-muets, auquel il adjoint, savante psychologie, un pensionnat pour demoiselles. Ce qui donnera l'idée, au siècle suivant, à d'autres demoiselles de tenir le trottoir.

Marie-Henriette FOIX ■

COMITE DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

Le bureau a été fort occupé au mois de décembre par des démarches importantes : défendre le site classé du Jardin de Ville, par lui-même site historique, où se concentrait la vie grenobloise. Il est toujours l'oasis de détente au cœur de la ville, avec la bibliothèque, et ce charmant jardin, où tous les âges prennent repos et loisirs. Et de toute évidence, l'implantation du téléphérique viendra troubler l'architecture et le calme.

Le temps réduit nous a poussés à manifester la volonté des Grenoblois à conserver la façade des Trois Dauphins, pour laquelle nous ne sommes pas seuls à protester. Cette façade fait partie de toute une suite de la même époque, expression d'une façon de vivre et de concevoir l'architecture urbaine, à la fin du XIX^e, et au début du XX^e. Il en faudra des témoins, comme des siècles précédents.

Nous avons aussi volé au secours d'un petit chef-

d'œuvre architectural menacé : la chapelle de Ste Marie-d'en-Bas, rue Très-Clôîtres.

Elle date de 1782, « rare et charmant spécimen de l'architecture religieuse d'une époque où le classicisme était encore dans toute sa fraîcheur », dit-on dans « Styles de France », et l'on ajoute en 1939 : Grenoble a conservé ce rare spécimen, comme celui de Royaumont, Souvigny et l'Intendance d'Auvergne à Clermont-Ferrand. Nous devrions en être fiers, et le conserver à tout prix.

Nous marquerons le dixième anniversaire de notre création par une visite au Palais de Justice, d'où le Comité est parti, le samedi 18 janvier à 17 h.

L'exposition des « Portes anciennes, objets d'art », à conserver sera inauguré, non pas en janvier, mais le mardi 4 mars au Théâtre.